

maient l'avant-garde ; ils tombèrent dans une embuscade et furent mis en déroute ; les Espagnols arrivèrent et n'eurent pas de peine à les dégager et les remettre en bon ordre. Un peu plus loin, la petite armée alliée rencontra la garnison mexicaine, forte d'environ douze mille hommes, qui venait lui livrer bataille. Le combat dura deux heures et finit par la défaite des Mexicains. Les Chalqueños, heureux de cette victoire, sortirent aussitôt de leur ville, allèrent au devant des vainqueurs et les amenèrent triomphants à Chalco. Le seigneur de cette ville, récemment mort de la petite vérole, avait laissé deux fils auxquels, avant de mourir, il recommanda de s'allier aux conquérants et de choisir Cortez pour père. Ce vœu du défunt fut exécuté par la noblesse chalqueña qui conduisit les deux enfants à Texcoco et les remit au général ainsi que des présents en or.

La facilité avec laquelle cette myriade de vassaux se soulevait contre leur souverain de Mexico, avait pour cause : d'abord, le prestige des armes espagnoles qui semaient la frayeur partout, ensuite la lassitude de la domination mexicaine qui pesait lourdement sur tous les peuples de l'empire. Malgré les superstitions nationales, l'impôt du sang qu'il fallait payer d'une manière si monstrueusement colossale, pour le recrutement de l'armée et les sacrifices humains, les taxes de toutes sortes, les exigences de la cour de Mexico pressuraient les populations conquises, le caractère odieux des maîtres qui s'imposaient souvent comme des tyrans, tout concourait à rendre cette situation intolérable, à propager l'esprit de révolte. Peut-être faudrait-il remonter à cette époque et rechercher dans ce manque d'homogénéité, dans les traditions du passé, dans les épreuves si longtemps subies, les causes premières et principales de l'affaissement moral actuel et de la nullité politique de la race indienne sur tout le territoire mexicain. Ayant été toujours divisée, opprimée, asservie, abrutée par le travail forcé, la misère et la tyrannie, comment pourrait-elle avoir aujourd'hui l'intelligence de s'unir, de s'organiser

et d'écraser cette poignée de misérables qui la méprise, la maltraite et la fait servir à son ambition depuis un demi-siècle? Comment les Indiens pourraient-ils de nos jours conquérir leur place au soleil, après avoir été pendant tant de siècles les simples instruments de la richesse des oligarques aztèques, espagnols et mexicains? Combien de temps encore durera leur triste servage? Combien de temps encore seront-ils privés de leurs droits de citoyens par le fait sinon par le droit? Le Mexique, au point de vue social et politique, ne pouvant descendre plus bas, il faut espérer qu'il commencera bientôt son mouvement ascensionnel et qu'il redeviendra prospère, affranchi de cet horrible impôt du sang qu'il payait sous la monarchie aztèque et qu'il paie sous une autre forme depuis son indépendance de l'Espagne.

Cortez sut profiter de cette aspiration des peuples de l'Anahuac à secouer la tyrannie de Mexico; on le voit accueillir toujours avec empressement les propositions d'alliance que lui faisaient les vassaux de la couronne et prendre les moyens suggérés par la prudence et la situation pour consolider les liens d'intérêt qui l'unissaient aux nouveaux alliés. Après la prise de Chalco, il divisa cette province en deux États, et en donna le gouvernement aux enfants qui l'avaient adopté pour père, selon les ordres du défunt seigneur. Les Mexicains, de leur côté, ne manquaient pas de faire des expéditions armées sur le territoire des confédérés; mais l'activité du général et sa promptitude à secourir ses auxiliaires rendaient inutiles les efforts des Mexicains pour ramener à leur parti ou faire du mal aux confédérés.

Cortez, croyant enfin le temps venu de faire transporter à Texcoco le bois, les voiles et tous les ustensiles des brigantins, envoya Sandoval à Tlaxcala les chercher; il lui donna pour l'accompagner quinze cavaliers et deux cents fantassins, avec la mission de passer par Zoltepec et de châtier sévèrement les habitants de cette ville du massacre des quarante-cinq Espagnols dont il a été question plus haut. Après avoir accompli cette mission, Sandoval se rendit à Tlaxcala

où il trouva prêts pour le transport tous les matériaux des brigantins. Le premier, qui servit de modèle, était l'œuvre de Martin Lopez, simple soldat remplissant avec beaucoup d'intelligence et d'habileté dans l'armée les fonctions d'ingénieur; douze autres brigantins avaient été construits sur ce modèle par des charpentiers tlaxcaltèques, puis essayés sur le Rio-Zahuapan, avant d'être démontés pour leur transport à Texcoco. Huit mille hommes furent nécessaires pour ce transport; deux mille furent chargés des vivres pour le convoi qui avaient huit kilomètres de longueur, et trente mille hommes pour le défendre. L'avant-garde fut confiée à Chichimecatl, fils du sénateur de ce nom; mais à peine sorti du territoire de la république, Sandoval se mit lui-même à la tête du convoi, plaça Chichimecatl à l'arrière-garde et laissa le commandement des autres troupes aux deux généraux Ayotecatl et Teotepil.

Arrivé dans Texcoco, au bruit des instruments de musique et des cris de « vive Castille! vive Tlaxcala! » le général Chichimecatl, qui avait été très mortifié du changement de poste ordonné par Sandoval pendant la route, supplia Cortez de l'occuper à guerroyer avec ses troupes contre l'ennemi. Celui-ci qui n'attendait que l'arrivée des Tlaxcaltèques pour ouvrir les hostilités, laissa une bonne garnison à Texcoco, donna ses ordres pour la conclusion des brigantins et partit au commencement du printemps de l'année 1521, avec vingt-cinq cavaliers, six petits canons, trois cent cinquante fantassins, trente mille Tlaxcaltèques, une grande partie de la noblesse texcocaña et, de crainte de trahison, il quitta la ville sans dire de quel côté il se dirigeait.

En sortant de Texcoco, le conquérant prit d'abord comme direction le nord de la vallée, puis il marcha sur Xaltocan, ville très forte située sur une île du lac de Xaltocan, et reliée à la terre ferme au moyen d'une chaussée, coupée de distance en distance par des fossés. En dépit d'une défense très opiniâtre, la ville fut prise, livrée au pillage et quelques maisons furent incendiées. Les Espagnols allèrent en-

suite à Cuautitlan qu'ils trouvèrent abandonnée. De là ils passèrent à Tenayucan et Azcapozalco où ils ne firent aucun mal, étant entrés dans ces villes sans coup férir. Ils arrivèrent enfin à Tlacopan, — but du voyage de Cortez, — d'où il espérait entrer en arrangement avec la cour de Mexico ou prendre des informations sur la capitale.

Les habitants de Tlacopan voulurent disputer l'entrée de leur ville; ils se rangèrent en bataille sous leurs murs, se battirent courageusement et ne rentrèrent chez eux qu'au coucher du soleil. Le lendemain, les Tlaxcaltèques mirent le feu à plusieurs maisons et les Espagnols eurent plusieurs actions importantes. L'attaque se renouvela pendant six jours; les indigènes des deux partis s'insultaient et se livraient des combats singuliers; les Espagnols eux-mêmes furent raillés de ce qu'ils ne pouvaient entrer à Mexico. Sur une des chaussées qui leur avait été si fatale neuf mois auparavant, ils faillirent être écrasés de nouveau par le nombre des Mexicains qui leur lançaient des flèches et des pierres; bientôt la lutte s'engagea corps à corps et les Espagnols furent obligés de retourner précipitamment sur la terre-ferme, mais en combattant toujours. Pourtant, cinq seulement d'entre eux furent tués, quoi qu'il y en eût beaucoup de blessés. Cortez, dégoûté du mauvais résultat de son expédition, revint à Texcoco par le même chemin et laissa retourner à Tlaxcala ses alliés, enrichis des dépouilles prises durant cette courte campagne.

Deux jours après le retour de son général, Sandoval partit au secours des Chalqueños assaillis par les Mexicains; mais, ayant rencontré des troupes de Huexotzinco et de Quauhquechollan qui se rendaient dans le même but et la même direction, il passa outre et marcha sur Huaxtepec. Cette grande cité, célèbre par ses manufactures de coton, située à vingt kilomètres au sud de Chalco, avait une garnison mexicaine qui tombait à chaque instant sur le territoire des confédérés et leur faisait tout le mal possible. Sandoval dut livrer deux combats avant d'entrer dans la ville; il y fut

ensuite assiégé, néanmoins il parvint à mettre complètement en déroute les troupes mexicaines de ce district.

Après un repos de quarante-huit heures, il envoya des messagers offrir la paix aux habitants d'Iacapichtla, ville voisine, assise sur une montagne presque inaccessible, bien fortifiée et défendue par une forte garnison. Ses propositions ayant été repoussées, il voulut s'emparer de ce dernier boulevard qui menaçait sans cesse la tranquillité de ce pays. Sa résolution parut tellement téméraire que ses alliés ne voulaient pas le suivre. Sandoval ne se laissa point décourager par la timidité de ses auxiliaires; à la tête de trois cents Espagnols, il escalada la montagne sous une pluie de flèches et de rochers que les Mexicains faisaient tomber sur lui; exaspéré par ses blessures, il abattait de sa terrible épée tout ce qui s'opposait à son passage; il entra finalement dans la ville couvert de sueur et de sang, suivi de ses compagnons et de ses alliés que son audace et son exemple avaient décidé à le soutenir. Ils firent un si grand carnage des Mexicains que, durant une heure, ils ne purent ni se laver ni se désaltérer, toutes les eaux de la ville étant rougies de sang. Cette journée, une des plus glorieuses pour la valeur espagnole, selon le témoignage de Cortez lui-même, coûta la vie à Gonzalo Dominguez, un des plus vaillants et des plus regrettés de tous les compagnons du général.

Les Mexicains, irrités par la prise et le massacre d'Iacapichtla, armèrent promptement vingt mille hommes qui furent envoyés contre Chalco, dans deux mille canots. Les Chalqueños implorèrent le secours de Cortez; mais, sans l'attendre et seulement aidés de leurs anciens ennemis, maintenant leurs nouveaux alliés de Huexotzinco et de Quauhquechollan, ils se battirent bravement. Malgré des pertes considérables qu'ils essayèrent, ils réussirent à repousser les Mexicains, les mettre en déroute, et leur firent quarante prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un général de l'armée et des personnages de la plus haute noblesse.

Sandoval étant arrivé vers la fin de la bataille, ces prisonniers lui furent remis pour être conduits à Cortez.

Soit pour éviter les ennuis et les difficultés d'un nouvel assaut, soit pour ne pas détruire une aussi belle ville que l'était alors Mexico, Cortez renvoya ces prisonniers au roi Quahquemotzin pour l'engager à reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne dans les termes qu'elle avait été reconnue par l'assemblée des notables que présidait Moctezuma, et ne pas l'obliger à ruiner la capitale de l'empire par une guerre d'extermination. Cette tentative pacifique n'eut d'autre résultat que celui de rendre les Mexicains plus entreprenants et d'augmenter leurs armements. Le général reçut sur ces entrefaites de Tuxpan, Mexcaltzinco et Nauhltan, trois villes du golfe, des messagers qui venaient prêter serment d'obéissance au roi d'Espagne. Le 5 avril il laissa le commandement de Texcoco à Sandoval, le chargea d'accélérer l'achèvement des brigantins, et partit avec trente cavaliers, trois cents fantassins et vingt mille alliés dans la direction du sud de la vallée.

Il alla d'abord à Tlalmanalco, puis à Chimahuacan de Chalco, où son armée s'augmenta de vingt mille hommes qui venaient un peu de tous les côtés se ranger sous sa bannière pour se venger des Mexicains et, sans doute aussi, dans l'espoir de piller les villes ennemies. Prenant ensuite la chaîne méridionale de la vallée jusqu'à Huaxtepec, il aperçut sur une montagne à pic, près du chemin qu'il suivait, une multitude de femmes, d'enfants et, près du sommet, de nombreux guerriers mexicains qui se moquaient de l'armée alliée. Cortez, ne pouvant souffrir les insultes de cette foule, donna trois fois l'ordre d'escalader la montagne, mais trois fois ses troupes furent repoussées sans difficulté. En ce moment un corps considérable d'ennemis vint le surprendre par derrière; les Espagnols firent aussitôt volte-face et dispersèrent les Mexicains.

La soif qui dévorait ses soldats et l'avis qu'il reçut que non loin de là se trouvait une autre montagne également

occupée par des Mexicains, l'engagèrent à poursuivre sa route. Une suite de manœuvres habiles le mit bientôt en possession de quelques hauteurs d'où ses troupes pouvaient diriger des feux plongeants sur les ennemis. Ceux-ci se rendirent alors à discrétion et décidèrent tous les défenseurs de cette contrée à les imiter. Ces obstacles étant surmontés, Cortez continua sa pointe dans le sud jusqu'à Quauhnahuac, en passant par Jauhtepec et Xiuhtepec. Quauhnahuac, connue de nos jours sous le nom de Cuernavaca, était la capitale de la province des Tlahuïques; cette grande et belle cité était naturellement très forte, à cause de sa situation dans les montagnes; la cavalerie ne pouvait y pénétrer que par deux chemins, alors ignorés des Espagnols. Tandis que l'armée s'approchait, examinait les endroits par où devait se donner l'assaut, les habitants leur lançaient une si grande quantité de flèches et de pierres que les auxiliaires n'osaient pas s'avancer trop près. Un Tlaxcaltèque, plus audacieux que ses camarades, aperçut, en cherchant un passage, deux gros arbres plantés l'un en face de l'autre, de chaque côté d'une barranca profonde, large, au fond de laquelle coulait une rivière et qui entourait une bonne partie de la ville. Les branches de ces arbres se croisant, le Tlaxcaltèque les lia fortement et passa de l'autre côté sur ce pont aérien improvisé; son exemple, suivi par une bonne partie de l'armée, jeta les alliés dans la ville qui fut ainsi prise presque sans combat. Les habitants se réfugièrent dans les montagnes et laissèrent les vainqueurs piller à leur aise les temples, les palais et les habitations privées.

Après quelques jours de repos, l'armée, chargée de butin, se remit en marche dans la direction du nord et vint camper en face de Xochimilco. Cette ville, une des plus grandes de la vallée de Mexico, était construite sur les bords du lac de Chalco; l'étonnante quantité de ses temples, la magnificence de ses édifices, et surtout la beauté de ses jardins flottants — qui lui valurent son nom de « Jardins et Champs de fleurs, » — enfin, sa nombreuse population en faisaient une des villes

de second ordre des plus importantes de l'empire. Ses chaussées, coupées de canaux, avaient des pont-levis qui furent levés à l'arrivée des Espagnols. Les alliés assiégèrent la ville par trois endroits à la fois et n'y pénétrèrent qu'après un combat fort meurtrier et très long.

A peine se reposaient-ils de leurs fatigues qu'ils furent attaqués par une armée ennemie qui leur fit beaucoup de mal; Cortez lui-même faillit perdre la vie; son cheval tomba de lassitude entraînant dans sa chute son cavalier qui fut en un instant entouré d'ennemis; longtemps il se défendit avec sa lance, mais il aurait fini par succomber sans le secours d'un Tlaxcaltèque, de deux serviteurs et de plusieurs Espagnols qui le délivrèrent de ses assaillants. Les Xochimilcas étant finalement dispersés, les alliés prirent un peu de repos. Plusieurs Espagnols avaient été tués; quatre, faits prisonniers, furent envoyés à Mexico pour être sacrifiés, presque tous reçurent des blessures plus ou moins graves.

La nouvelle de la prise de Xochimilco répandit la consternation parmi les Mexicains. Le roi Quauhtemotzin convoqua les principaux chefs militaires, leur représenta le danger que la perte de cette ville faisait courir à Mexico et la nécessité de la reconquérir. Après les avoir engagés de la sorte à bien se conduire, il donna des ordres pour expédier aussitôt par terre et par eau douze mille hommes sur Xochimilco. Ses ordres s'exécutèrent avec tant de rapidité que Cortez vit arriver l'ennemi le lendemain de son entrée dans la ville. Immédiatement il divisa ses troupes en trois colonnes, conserva une garnison dans la place et fit embusquer vingt cavaliers et cinq cents Tlaxcaltèques derrière un monticule, en leur ordonnant de ne prendre part au combat que lorsqu'il le leur commanderait; il faut dire ici que les Mexicains devaient passer devant ce monticule. La bataille se livra dehors de la ville; lorsqu'elle fut bien engagée et qu'il jugea le moment opportun, Cortez envoya l'ordre aux hommes embusqués d'attaquer les Mexicains par derrière; ceux-ci se voyant pris entre deux feux furent bientôt mis en déroute,